

[...]

NATHAN

Jadis vivait en Orient un homme qu'une main aimée avait mis en possession d'une bague d'une valeur inestimable. La pierre était une opale qui chatoyait de mille couleurs et avait la secrète vertu de rendre agréable à Dieu et aux hommes quiconque la portait avec cette certitude. Quoi d'étonnant à ce que notre homme d'Orient ne s'en séparât jamais et qu'il prît des dispositions pour la conserver éternellement à sa maison ? Voilà ce qu'il fit. Il légua la bague à celui de ses fils qu'il aimait le plus et stipula que ce dernier la laisserait à son tour à son fils le plus aimé, et que perpétuellement le fils le plus aimé deviendrait, sans considération de naissance, par la seule vertu de la bague, le chef, le prince de la maison. — Comprends-moi, Sultan.

SALADIN

Je te comprends. Continue !

NATHAN

Ainsi transmise de fils en fils, la bague finit un jour par échoir au père de trois garçons qui tous trois lui témoignaient une égale obéissance, qu'il ne pouvait donc pas ne pas aimer tous trois d'un amour égal. Parfois seulement, quand l'un d'entre eux — tantôt le premier, tantôt le second, tantôt le troisième — se trouvait seul avec lui et que les deux autres ne partageaient pas les effusions de son cœur, celui-là lui semblait plus digne de la bague, qu'il eut alors la pieuse faiblesse de promettre à chacun. Les choses durèrent ce qu'elles durèrent. — Vient l'heure de mourir et le bon père se trouve dans l'embarras. Il souffre d'avoir à léser deux de ses fils qui s'en remettent à sa parole. — Que faire ? — Il envoie en secret chez un artiste, auquel il commande deux bagues sur le modèle de la sienne, avec ordre de ne ménager ni peine ni argent pour les faire en tous points semblables à celle-ci. L'artiste y réussit. Il apporte les bagues au père, qui est alors incapable de distinguer l'originale. Tout joyeux, il convoque ses fils chacun séparément, donne à chacun séparément sa bénédiction — et sa bague, — et il meurt. — Tu écoutes, Sultan ?

SALADIN *qui, troublé, s'est détourné.*  
J'écoute, j'écoute ! — Hâte-toi d'arriver à la fin  
de ton histoire.

NATHAN

J'en ai presque fini. La suite se conçoit d'elle-même. — A peine le père est-il mort que chacun arrive avec sa bague et prétend devenir le prince de la maison. On enquête, on dispute, on accuse. En vain : impossible de prouver quelle est la vraie bague. — (*Après un silence, au cours duquel il attend la réaction du Sultan*). — Presque aussi impossible que pour nous aujourd'hui — la vraie foi.

SALADIN

Quoi ? C'est là ta réponse à ma question ?

NATHAN

Mon excuse, du moins, si je ne me risque pas à distinguer les bagues, que le père avait fait exécuter précisément pour qu'on ne puisse pas les distinguer.

SALADIN

Les bagues ! — Ne joue pas avec moi ! — J'estime que les trois religions que je t'ai nommées peuvent parfaitement être distinguées, jusque dans le vêtement, le boire et le manger !

NATHAN

Mais pas du point de vue de leurs fondements. — Les trois, en effet, se fondent sur la tradition historique, écrite ou orale ! — Et l'histoire, n'est-ce pas, ne peut être crue que sur la bonne foi de celui qui la transmet ? — Or, de qui met-on le moins en doute la bonne foi ? Des siens, n'est-ce pas ? De ceux de notre sang ? De ceux qui depuis l'enfance nous ont donné des preuves de leur amour ? qui ne nous ont jamais trompés que là où il nous était plus profitable d'être trompés ? — Comment pourrais-je croire mes pères moins que toi les tiens ? ou inversement. — Pourrais-je exiger de toi que tu accuses tes ancêtres de mensonges, pour ne pas contredire les miens ? ou inversement. — La même chose vaut pour les chrétiens. Non ?

SALADIN

(Par Dieu ! Cet homme a raison. Je n'ai plus qu'à me taire.)`

NATHAN

Revenons à nos bagues. Les fils, disais-je, se citèrent mutuellement en justice, et chacun jura devant le juge qu'il tenait la bague directement de la main de son père — ce qui n'était que trop vrai ! —, après avoir depuis longtemps reçu de lui la promesse qu'il jouirait un jour du privilège qu'elle conférait — ce qui ne l'était pas moins ! — Le père, protestait chacun des fils, ne pouvait l'avoir abusé, et, avant de faire peser un tel soupçon sur un tel père — un père tant aimé —, il se voyait contraint d'accuser ses frères de falsification, si enclin fût-il par ailleurs à les croire les meilleurs hommes du monde. Et chacun de conclure qu'il saurait démasquer les traîtres et se venger.

SALADIN

Et le juge, maintenant ? — J'ai hâte d'entendre ce que tu fais dire au juge. Parle !

NATHAN

Le juge parla ainsi : “Si vous ne m'amenez pas sur l'heure et ici même votre père, je dois vous renvoyer dos à dos. Croyez-vous que je sois là pour résoudre des énigmes ? Ou bien espérez-vous que la vraie bague va ouvrir la bouche ? Mais attendez ! Vous me dites que la vraie bague possède la vertu magique de rendre agréable à Dieu et aux hommes. Voilà ce qui doit trancher ! Car les fausses bagues ne le pourront pas ! — Eh bien, quel est celui d'entre vous que les deux autres aiment le plus ? — Allez, dites ! Vous vous taisez ? Les bagues n'ont-elles qu'un effet en retour ? N'en ont-elles pas à l'extérieur ? Le plus aimé de chacun n'est-il donc que lui-même ? — Oh, dans ce cas, vous êtes tous les trois des trompeurs trompés ! Aucune de vos bagues n'est la vraie. La vraie s'est probablement perdue. Pour cacher cette perte, pour la compenser, votre père en a fait faire trois pour une.”

SALADIN  
Magnifique ! Magnifique !

NATHAN  
“En conséquence, poursuit le juge, à défaut de verdict, acceptez mon conseil, ou bien allez-vous en ! — Ce conseil, le voici : prenez la chose telle qu'elle se présente. Si chacun tient sa bague de son père, que chacun tienne sa bague pour la vraie. — Une chose est possible : votre père n'aura pas voulu tolérer plus longtemps la tyrannie d'une bague unique dans sa maison ! — Une chose est certaine : il vous a aimés tous les trois, et d'un amour égal, puisqu'il n'a pas souhaité en léser deux pour n'en favoriser qu'un. — Eh bien, à chacun d'égaliser cet amour incorrompu, libre de préjugés ! A chacun de faire apparaître dans sa bague la vertu de la pierre, et de la seconder par la douceur, par un cœur conciliant, de bonnes actions et une profonde adhésion à Dieu ! Et si plus tard la vertu des pierres se manifeste chez les enfants de vos petits-enfants, je les invite dans mille fois mille ans à comparaître à leur tour devant ce siège. Alors siégera ici un homme plus sage que moi, et qui prononcera. Allez !”  
— Ainsi dit le juge plein de modestie.

SALADIN  
Dieu ! Dieu !

NATHAN  
Saladin, si tu te sens être cet homme plus sage...

SALADIN,  
*se précipite sur lui et lui saisit la main, qu'il ne lâche plus jusqu'à la fin.*

Moi, poussière ? Moi, néant ? O Dieu !

NATHAN  
Qu'as-tu, Sultan ?

SALADIN  
Nathan, cher Nathan ! — Les mille fois mille ans de ton juge ne sont pas révolus. — Son siège n'est pas le mien. — Va ! Va ! — Mais sois mon ami.